

Jean-Bari et Louis XIV

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **6 (1868)**

Heft 26

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179897>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

neuf heures du soir nous étions de retour à Vevey.

D.

Une revue de cadets.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été que les Alpes sont belles !!

Telle était la réflexion que faisaient ou ne faisaient pas les élèves de l'Ecole moyenne de Bex en grimpaient joyeusement la route ombragée et charmante qui mène de Bex à Pont-de-Nant. C'était samedi passé, à 5 heures et demie du matin. Il s'agissait de passer une revue des cadets et de les initier à tous les secrets de l'art de tuer élégamment et promptement son prochain !

Pour rendre la partie plus attrayante et faire partager le plaisir à toute l'école moyenne, les petites filles avaient été priées de se joindre au cortège. En les invitant, on avait eu sans doute aussi en vue de les habituer aux horreurs de la guerre et de leur apprendre à prodiguer des soins aux pauvres victimes de Mars et de Bellone. Un médecin et un pharmacien figuraient dans l'état-major de l'armée : on pouvait lire sur leurs visages toute la gravité de la sainte mission qui les attendait !

Le théâtre du carnage avait été admirablement choisi : au pied du Grand Muveran, en face de la Dent de Morcles, se trouve le plateau de Pont-de-Nant, entouré de tous côtés de montagnes escarpées ; au pied de ce plateau les deux bras de l'Avançon, sortant de gorges étroites, viennent se joindre pour rouler avec un fracas effrayant leurs eaux impatientes de rencontrer des obstacles à leur course furibonde. Cette grande voix de la nature devait servir à couvrir les cris, les gémissements des mourants et des blessés, tandis que les géants impassibles qui surplombent le plateau seraient témoins des prouesses des cadets.

En attendant les scènes émouvantes de la guerre, on grimpe donc en badaudant, sautillant, babillant, riant. Nos troupiers montraient le courage, le sang-froid de vieux grognards ! Ici un groupe de cadets, amis pour le moment, ennemis dans deux ou trois heures ; là une troupe de jeunes filles en frais et simples costumes d'été, en chapeaux de bois ornés de rubans variés ; plus loin plusieurs membres de la commission des écoles et les instituteurs dont les physionomies n'avaient rien qui fit pressentir les choses effroyables auxquelles ils allaient assister ; enfin quelques parents aussi peu pénétrés de la solennité de la circonstance. Pour fermer la marche, un char, contenant les bagages et les munitions de bouche, plus un maître invalide, grimpe péniblement la côte. Les vivres n'avaient pas été oubliés. Maint saucisson, blotti dans les profondeurs obscures d'une vaste cheminée, avait vu le jour avec horreur en gémissant sur le sort qui l'attendait ; des amas de tartines, de tranches de jambon, de mouton, de veau, etc., témoignaient que nos soldats imberbes n'avaient aucune envie d'aller dîner chez Pluton, comme Léonidas. Les gourdis étaient pleines pour la route, et là-haut, à Pont-de-Nant, un citoyen ami de l'humanité souffrante avait eu soin de faire mener deux petits tonneaux de vin pour égayer et rafraîchir les défenseurs de la patrie.

En passant aux Plans, on fit une petite halte chez la mère Bernard, toujours si bonne pour les enfants de Bex, puis on se remit en marche pour arriver bientôt sur le plateau de Pont-de-Nant. Il était 8 heures et demie. Le temps continuait à être splendide ; le Grand Muveran ne soufflait pas un mot ; la Dent de Morcles l'imitait sagement ! Seul l'Avançon faisait entendre sa grosse voix courroucée.

Avant de commencer le combat, la troupe se rafraîchit et prit quelque nourriture autour d'un chalet en construction et paré de bouquets par les ouvriers. Enfin les tambours donnèrent le signal et le combat commença : Pif, paf, pouf, brrr, pata poum. Le Grand Muveran tressaillait, retentissait, grondait ! la Dent de Morcles souriait ! l'Avançon rageait ! C'était magnifique ! Ah ! M. Thiers, que n'étiez-vous là pour décrire ce combat, pour peindre de main de maître toutes les péripéties de cette lutte gigantesque, pour retracer le courage indomptable des vainqueurs, la résistance désespérée des vaincus, le sang-froid, les ruses admirables des of-

ficiers ! Quant à moi je me contente des onomatopées, en attendant que vous me léguiez votre plume.

Comme toutes choses dans ce monde doivent prendre fin, la bataille cessa ! Quel parti resta vainqueur ? Peu importe ! L'essentiel est qu'il y ait eu bataille ! La renommée aux cent voix saura bien porter au loin le bruit de tant de hauts faits ! L'histoire *impartiale* aura à choisir entre les mille récits *tous véridiques* qu'on fera sur ce sujet, et la postérité *infaillible* jugera ! Au reste, il semble que les cadets de Bex se soient fort peu inquiétés de la Renommée aux cent trompettes, car ils se précipitèrent avec un courage renaissant dans une nouvelle entreprise et se montrèrent aussi terribles aux saucissons, aux tranches de jambon ou de veau, aux tartines et aux petits pains qu'à leurs ennemis. Alors on vit (*horrible dictu*) des hommes, des enfants dévorant avec férocité des ennemis sans défense, le tout accompagné d'un cliquetis de verres et de bouteilles. Mais le Muveran ne disait plus rien : la Dent de Morcles souriait toujours ; l'Avançon continuait à gronder !

Après un repas champêtre égayé par un temps magnifique, par un appétit formidable, par un vin généreux et par mille circonstances charmantes, on se répandit de côté et d'autre. Les petites filles grimperent sur un mont voisin et en apportèrent une ample moisson de rhododendrons. Les garçons plus fatigués allèrent se reposer à l'ombre des superbes sapins, tandis que les grandes personnes continuaient à rire et à s'égayer. Puis le tambour battit encore le rappel ! Un combat plus meurtrier que le premier s'engagea entre les cadets restaurés ! Mais, ô lecteur ! à quoi bon renouveler les émotions et les trances !... Tu mourrais d'admiration si je te racontais tout ! Et je ne veux pas ta mort ! car à qui adresserais-je plus tard ma prose ou mes vers ?

Le combat terminé, tout le monde se rassembla en cercle ; on servit le vin d'honneur ; les discours commencèrent : Plusieurs membres de la commission des écoles, de même que M. le syndic de Bex, firent entendre des paroles sympathiques qui furent vivement applaudies. Ensuite on se mit à danser au son des tambours. Les élèves essayèrent aussi de chanter ; mais hélas ! les fatigues du combat, les assauts donnés aux saucissons et aux tartines, peut-être aussi le vin d'honneur, avaient singulièrement compromis les voix. Le Grand Muveran se fâcha tout jaune, la Dent de Morcles fit une grimace effroyable ; l'Avançon renforça son bourdon ! On fut obligé de se taire. Honni soit qui mal y pense !

Enfin l'heure du départ arriva. On prit congé des belles montagnes, des sites splendides, des rochers menaçants, de toute cette belle nature, et l'on se mit en marche en bon ordre. De blessés et de morts, aucune trace ! sauf les malheureuses bouteilles gisant sans sépulture sur le sol rocailleux.

En passant à Fregnières, on s'arrêta un moment pour saluer d'une fusillade un sous-officier de cadets sorti du corps le printemps passé. On arriva triomphalement à Bex. Les tapins ne manquèrent pas de faire un tapage infernal, qui attira les papas et les mamans ! A leur grand contentement, ils retrouvèrent leurs enfants sains et saufs et ne purent assez s'extasier sur leur tenue martiale et leurs visages bruns par le soleil et la fumée des combats. Chacun se retira chez soi pour se reposer des fatigues de la campagne et pour rêver à la fête de l'année prochaine.

Voilà qui est bien long, diras-tu, ô lecteur ! Mais permets-moi de te dire qu'on peut bien consacrer quelques pages aux futurs défenseurs de la patrie. D'ailleurs si cela ne te plaît pas, tu n'es pas forcé de le lire !

De gustibus et coloribus, etc., etc....

Ce qui prouve qu'il y a encore dans ma tête trois mots de latin qui s'ennuient de ne pouvoir en sortir. J. VERSEL.

Jean-Bart et Louis XIV.

Jean-Bart était venu à Versailles, auprès de Louis XIV, solliciter en personne la grâce de son matelot Keiser, qui avait été condamné à mort pour avoir tué son adversaire en duel, grâce que deux fois déjà on lui avait refusée.

Il arrive à Versailles, et se présente dans l'antichambre.

— Monsieur, lui demanda l'officier chargé d'introduire les solliciteurs, avez-vous une lettre d'audience ?

— Une lettre d'audience ? Je n'en ai pas besoin. Je suis assez ami du roi, Dieu merci, pour m'en passer. Allez lui dire que c'est Jean-Bart qui demande à lui parler et cela suffira.

— Pardon, reprit l'officier, du moment que vous n'avez pas de lettre d'audience, vous ne pouvez être annoncé.

— Je n'en ai pas besoin. Je m'annoncerai tout seul.

Et il s'avança vers la porte d'entrée.

— On ne passe pas, dit le mousquetaire en faction en présentant la pointe de son épée.

— Est-ce la consigne ? dit Jean-Bart.

— C'est la consigne.

— Alors je la respecte.

Il recule de quelques pas, s'adosse à une fenêtre, tire une énorme pipe de sa poche, la bourre, bat le briquet et allume.

Les courtisans le regardaient stupéfaits de tant d'audace.

— Monsieur, dit l'officier, je vous ferai remarquer qu'on ne fume pas dans l'antichambre du roi.

— Eh bien ne m'y faites pas attendre, moi je fume toujours quand j'attends.

— Monsieur, je vais être obligé de vous mettre à la porte.

— Avant que j'aie parlé au roi ? Sacrebleu, je voudrais bien voir cela.

Jean-Bart était solide et puis on savait que le roi l'estimait beaucoup. Or de deux maux choisissant le moindre, l'officier alla trouver le roi.

— Sire, il y a dans votre antichambre un officier de marine qui fume et qui nous défie de le faire sortir.

Louis XIV s'écria de suite :

— Je suis sûr que c'est Jean-Bart !

L'officier répondit affirmativement.

— Qu'on le fasse entrer, dit le roi, dès qu'il aura fini sa pipe.

Jean-Bart était arrivé à son but ; il ne finit pas sa pipe, la jeta dans la cheminée et s'élança dans le cabinet du roi.

Après avoir été complimenté par celui-ci sur sa récente victoire sur les Anglais, il présenta sa requête avec toute l'éloquence que lui donnait l'amitié fraternelle qu'il portait à Keyser. Le roi hésitait ; mais Jean-Bart pria, supplia, jura tant, que le roi fut vaincu.

— Jean-Bart, dit Louis XIV, je vous accorde ce que j'ai refusé à Tourville.

— Sire, répondit le marin, mon père, deux de mes frères, vingt autres membres de ma famille sont morts au service de Votre Majesté. Vous me donnez aujourd'hui la vie de mon matelot, je vous donne quittance pour celles des autres.

Et ivre de joie, pleurant comme un enfant, il sortit en criant à tue-tête : *Vive le roi.*

Arrivé dans l'antichambre, il fut entouré de tous

les courtisans qui voulaient faire la cour à un homme qui était resté près d'une heure en audience particulière avec le roi.

Pressé de questions, abasourdi par les compliments et ne sachant comment sortir de ce cercle vivant où il était renfermé, il profita de ce qu'un de ces messieurs lui demanda comment il était sorti du port de Dunkerque où la flotte anglaise l'avait bloqué.

— Vous désirez le savoir ? dit Jean-Bart, rien de plus simple. Vous allez voir. Vous êtes la flotte anglaise ; vous me bloquez et m'empêchez de sortir. Eh bien, vli ! vian ! piff ! paff ! voilà comme j'ai fait.

Et, à chaque exclamation, il allongea dans la foule un coup de pied et un coup de poing et s'ouvrit un passage vers la porte.

Arrivé là, il se retourne :

— Voilà, messieurs, comment je suis sorti du port de Dunkerque.

Et il sortit de l'antichambre du roi.

Mon testament.

Air. Caressons-nous, caressons-nous Lisette,
Pour endormir encore ce regret-là.

J'ai vu de près les choses de ce monde,
Comme on ne sait ni la vie ou la mort,
Je veux avant d'avoir fini ma ronde
De tous mes biens fixer ici le sort.
Je vais dicter dans la forme légale
Mon testament. Certes, je peux très bien,
Avoir un jour l'âme un peu libérale,
Puisque, vivant, ça ne me coûte rien.

Je lègue à Dieu ma pensée et mon âme ;
A ma moitié, mon cœur, mon souvenir ;
A mes enfants, de mon amour la flamme ;
A mes amis, la foi dans l'avenir ;
A mes marchands, mes traites acquittées ;
Reconnaissance à mes clients nombreux ;
A mon tailleur, mes nippes écourtées.
On ne peut pas être plus généreux.

Au travailleur, qui sait être économe,
De droit je lègue une campagne un jour ;
Mais à celui qui boirait un royaume,
Je lègue l'art d'avoir fait vite au four.
Au peuple encor courbé sous l'esclavage,
L'avènement de sainte liberté ;
A chaque bourg l'honneur d'avoir un sage,
Ciel ! je deviens prodigue, en vérité.

Je lègue à ceux qui détestent la vie,
Bonne espérance en un monde meilleur ;
A la beauté beaucoup de modestie ;
A femme laide un trésor de douceur,
A l'écrivain, une plume élégante ;
Au philosophe, un bonnet de pavots ;
Au publiciste une humeur endurente :
Comme Crésus, je fais de riches lots.

Après avoir pesé chaque parole,
J'écris ces legs sur mon pupitre noir,
Assis devant ma lampe de pétrole
Tout entouré du silence du soir.
Je n'ai plus rien à léguer sur la terre,
Que mon cercueil aux parois du tombeau ;
Malgré cela, pendant longtemps j'espère
Trinquer encore et chanter de nouveau.

Juillet 1866.

MERIL CATALAN.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.